

Otu-bôtu

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 22

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183791>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

commerce et de l'industrie ; des chefs-d'œuvre de toute espèce, sous toutes les formes et de tout pays. Mais, si splendides que soient ces productions du génie humain, rien n'égalera, pour l'étonnement causé, ce fleuve navigable dans tout son parcours ayant ses ports d'armement et de désarmement, entre les quais, en plein Paris.

L'Américain pourra débarquer au Louvre, sans avoir quitté sa cabine ; l'Anglais viendra directement de Folkestone ou de Douvres, à la voile ou à la vapeur.

Otu-bôtu.

Monsu lo Conte.

Dein voutra derràire gazetta vo no contà coumeint lo Fréderi à Grogna s'est marià avoué la Potu, et à vo z'ouère cein est vito fé et n'ia rein d'asse ézi. N'est pas adé tant ézi coumeint vo crâidè ; vo z'allà vairè :

L'autro dzo, trài à quatre valottets sont z'u po sè marià ti dè beinda tsi l'officié dè l'état civi dè tsi no, et ne sé pas se noutron gaillà a z'u pouàire dè vairè tant dè mondo tot ein on iadzo dein son cabinet, à bin cein que iavài, mà tantià que sè trovà tot eimbrellicoquà quand l'est que lào demandà : « X... déclarez-vous prendre pour femme Y... » etc. ; l'avài mèclià ti lè noms ; lo valet dâo syndico que dèvesà marià la Françoise dâo tsaté, sè trovàvè appedzi avoué la serveinta dâo cabaret, que sè mariàvè assebin, mà avoué lo taupì, et à césiquie on lài baillivè la felhie ào conseillè ; enfin quiè ! c'étai on eimbrouille qu'on ne lài vayài gotta et cliàio dzouvenès dzeins, que sè trovàvon dinsè rappedansì ào tot fin, lài desiron : « Mà diable, vo vo trompà, faut référè ! » L'officié dè l'état civi que ne savài pas iò l'ein irè, et qu'ein avài prâo, lào fe : *Oh bin ne fá rein ! mè vé adé vo marià otu-bôtu, et pi ma fá vo faut tâtsi dè vo z'assortì ein saillesseint.*

— Té bin biau vesin ! dè iò vint-te dissè ?
 — Ye vigno dau prèdzo.
 — Sur quiè noutro menistrè a-te prédzi ?
 — Sur sa chère, pardieu.
 — Lo sé prau, ami Dzaquiès, mà qu'a-te de ?
 — La dèvesà su la fin dau mondo : l'a de qu'alo lè metcheints saront bourlà à tsavon. Por mè ne pu pas cein crairè ; lo bon Dieu n'est pas prau croüio po mè bourlà éternellameint, mà, po 'na soupliàie, lài mè atteindo.

On arpeuteu qu'avài étâ tzerdzi pè lo Conset d'Etat dè lèvà lo plian de 'na coumouna dau Dzorot, avài pliantà decé delé dâi pequiets que lài diont dâi points dè repère. Quand lo momeint fe venu de sayì lo fein, on paysan èbrequà sa faux su ion dè cliiau pequiets. Lo lulu sè fote de 'na colère dau diàbliò, tréze lo pequet, lo fote làvi ein dzeint : « Tè raüd-zâi po on taisàrè avoué té fliütès.

HISTOIRE D'UNE BOURSE VERTE

VI

« Votre père, que j'ai eu l'honneur de connaître, car j'ai habité quelque temps Rochecorbon, m'avait rendu quelque temps avant sa mort, un très grand service. J'étais poursuivi pour une dette que je ne pouvais acquitter : le travail chômait, l'année avait été mauvaise, et il me fallait absolument, pour pouvoir sortir de ce mauvais pas, une somme relativement importante. Je vis votre père, je lui contai ma situation ; il en fut touché, et il m'avança ce dont j'avais besoin. C'est dans la bourse verte qu'il le prit. Je lui offris de lui faire un règlement, il ne voulut pas. — Entre honnêtes gens, me dit-il, à quoi bon des règlements ? — J'insistai, ce fut inutile. — Vous me rembourserez quand vous pourrez. ajouta-t-il. — Dans un an, lui dis-je. — Soit dans un an. — Vous pensez si je le remerciai, et si je courus aussitôt me libérer d'une dette qui me pesait. Il n'y avait eu qu'un commencement de poursuite, pas d'éclat, mon crédit restait sauf. Les affaires revinrent, je me mis au travail avec ardeur, et ayant appris qu'il y avait à Orléans, le pays de ma femme, une entreprise importante, je m'en rendis adjudicataire, et je m'y établis avec ma famille. Cette première affaire en amena d'autres, et finalement mes affaires prospérèrent tant et tant qu'aujourd'hui ma maison est... ce que vous savez.

» L'époque fixée et acceptée pour le remboursement de ma dette envers votre père étant arrivée, j'écrivis à M. Desmurgers pour l'informer que j'étais prêt à lui payer capital et intérêts s'il en exigeait. Ma lettre me revint avec cette réponse : *décédé*. J'appris, en effet, la mort de ce brave M. Desmurgers, presque aussitôt suivie de celle de votre digne mère. Je m'informai alors de vous-même. On me répondit que vous aviez quitté le pays et qu'on ignorait votre adresse... »

Julien était tout oreilles, M. Masson s'arrêta un instant puis continua :

Enfin, vous vous présentâtes chez moi ; le hasard ou plutôt votre bonne étoile vous y amena. Votre nom me frappa tout d'abord et je me dis : si c'est là le fils Desmurgers, qu'il soit le bienvenu ! Je n'en pus plus douter quand, un jour, ayant besoin de quelque chose dans le pavillon, j'entrai, dans votre chambre dont la porte était ouverte. Je reconnus la bourse verte. C'était bien celle que j'avais vue là sur cette tablette... »

Julien tourna ses regards du côté de la cheminée et aperçut une bourse verte, tellement semblable à la sienne qu'il crut que c'était elle, en effet ; mais la vraie, il l'avait sur lui.

— Encore un mystère, fit-il...

— Qui s'éclaircira. Je poursuis. Depuis ce moment vous avez pu remarquer que je vous considérais comme étant de la maison.

— En effet, dit Julien.

— Votre père m'avait sauvé de la ruine peut-être, en tout cas c'est à lui que je dois la prospérité de mes affaires, car sans lui je n'aurais pu venir m'installer à Orléans. Je songai alors à m'acquitter envers sa mémoire. Je rachetai de M. Desrieux cette maison et ses dépendances pour vous les restituer dès que vous manifesteriez l'intention de revoir Vouvray. Vous savez tout.

Julien, pour toute réponse, embrassa le digne M. Masson.

— Je devine maintenant qui a fait cette bourse, fit-il en désignant la copie dont il avait l'original.

— Marianne, n'est-ce pas ? interrogea M. Masson.

— Oui, la bonne, l'excellente Marianne, dit Julien avec empressément. Heureux qui l'épousera !

— J'ai déjà songé à son mariage, dit M. Masson.

— Comment ? déjà ! fit Julien visiblement inquiet, et... vous avez fait votre choix ?

— A peu près... à peu près, il ne manque plus qu'un contentement.

— Lequel ? dit Julien, de plus en plus anxieux.

— Le vôtre.

— Qui ?... moi ? le mien... Ah ! certes, je le donne... je l'ai donné depuis longtemps, tacitement s'entend.